

risquait d'attendre longtemps, puisque Mascarot s'était bien gardé de mettre Jordanet dans la confiance du projet de fuite.

Mascarot résolut donc, allant au danger, de regagner le yacht, au lieu de se rendre en Australie. Quelques semaines après, du bateau à voiles qui avait contourné l'île et remontait vers la côte septentrionale, Mascarot aperçut au loin le bateau de Gérard, portant le pavillon tricolore, et qui était à l'ancre dans la baie de Tuo.

Quelques heures encore et Mascarot était à bord du yacht. Il n'y trouva pas Gérard. Profitant de ces longs jours d'attente, l'officier était descendu à terre, où les pères de la Mission lui avaient donné l'hospitalité, et il passait les journées à chasser les oiseaux dans les forêts immenses qui bordent la côte.

Mascarot prit le canot du yacht et se fit conduire à terre. Gérard rentrait de la chasse au moment où Mascarot arrivait à la Mission. En apercevant Mascarot qu'il était si loin d'attendre, Gérard comprit que quelque chose de grave s'était passé et que cet homme devait être porteur d'une mauvaise nouvelle. Il déposa son fusil sous la véranda, et se hâta de rejoindre l'arrivant.

—Comment se fait-il que je vous retrouve ici et que vous ne soyez point allé m'attendre à Sydney ? N'auriez-vous pas compris mes instructions ?

—Je les ai parfaitement comprises. Malheureusement, je n'ai pas eu besoin de les suivre jusqu'au bout. Si je n'étais venu vous rejoindre au camp Tuo, vous risquiez d'y attendre indéfiniment Jordanet.

—Comment cela ? Aurait-il refusé de s'évader ?

—Non... mais...

—Parlez, Mascarot, parlez ! Vous savez que je tenais beaucoup à ce que ce pauvre homme retrouvât sa liberté.

—C'est parce que je le sais, monsieur, que j'hésite à vous apprendre...

Il avait préparé, de longue main, l'histoire qu'il devait conter à Gérard, afin d'éviter que les soupçons du jeune homme se portassent sur lui, afin d'éviter même toute question embarrassante. Il reprit, très calme :

—Jordanet avait compris le projet de fuite que je lui avais soumis et il devait l'exécuter de point en point. Mais Jordanet avait des ennemis, ce que nous ne savions pas, et, parmi ces ennemis, un surveillant nommé Jacquemin, qui ne le perdait pas de vue et qui jadis déjà avait failli arrêter votre protégé lors de sa première tentative d'évasion à la presqu'île. Ce Jacquemin exerçait sur Jordanet une surveillance toute particulière et Jordanet ne paraissait pas s'en douter. A-t-il éventé notre projet ? C'est bien possible. Toujours est-il que la nuit même que j'avais fixée à Jordanet pour son départ, le pauvre diable était suivi, traqué à travers la brousse, acculé à la mer. Pour s'échapper, il n'avait d'autre parti que de se jeter à la mer, ce qu'il fit. Il dut passer la nuit sur un rocher, car le lendemain matin, alors qu'on croyait que tout était fini avec lui, on le revit qui essayait de regagner la côte. De la falaise où est le poste, les surveillants tirèrent sur lui et il disparut. Les gens qui montaient le canot de ronde, et que j'eus soin d'interroger, me dirent que leur conviction était que Jordanet avait trouvé la mort dans cette tentative désespérée.

—Mort !

—Oui, monsieur. Et, de fait, on ne le revit plus.

—N'a-t-il pu s'échapper ?

Mascarot secoua la tête.

—Je ne voudrais pas vous laisser la moindre illusion, monsieur.

Gérard était pâle. Il se sentait responsable de la mort du forçat, vis-à-vis de René, de Louise. Que dirait René à la jeune fille lorsqu'elle lui demanderait compte de la vie de son père ? Est-ce que ce n'était pas lui qui avait poussé le forçat innocent à cette évasion, et si l'évasion avait échoué, n'était-ce point parce que quelque imprudence avait été commise ? Il gardait le silence, attristé, les yeux baissés.

—Ne vous désolerez pas, monsieur, disait Mascarot, qui essayait de mettre de la tendresse dans ses paroles. Croyez-moi, ce que nous avons voulu faire était difficile, c'était presque tenter l'impossible. Ce n'est ni votre faute, ni la mienne. N'y pensons plus !

Mais ces banales consolations n'avaient pas de prise sur Gérard. Il sentait se dérober le but auquel il tendait. Et la vérité sur le meurtre de son père, cette vérité qu'il s'était donné comme devoir de chercher et de trouver malgré tout, s'éloignait de lui une fois de plus.

Des soupçons contre Mascarot, il n'en eut pas. Pourquoi eût-il douté de cet homme ?

Il attendit quand même quinze jours. Il ne pouvait s'attarder plus longtemps, sa mission dans la colonie était terminée. Il partit pour Sydney, emmenant Mascarot qui, arrivé dans cette ville, loua une chambre à l'hôtel de la Nouvelle-Galles. Ils y restèrent un mois.

Gérard, qui connaissait parfaitement l'anglais, prenait des notes sur l'administration anglaise, tandis que Mascarot parcourait la ville et fréquentait les bars.

Un soir, Mascarot, en sortant d'un bar, s'était promené dans la ville, sans penser, allant au hasard des rues, des descentes et des montées. Puis il alla s'asseoir sur une chaise au Jardin botanique.

La nuit était très claire ; on eût dit l'aube d'une belle journée d'Europe. La mer était calme, et de toutes petites vagues courtes venaient mourir sur la grève, presque sans bruit.

Si profonde que fût la rêverie de Mascarot, si distraite que fût son attention, pour tout ce qui l'entourait, son regard fut cependant attiré vers un homme de haute stature, simplement, presque pauvrement vêtu, et qui venait de passer devant lui.

Mascarot n'avait pas vu le visage de cet homme. Et pourtant il eut un frisson d'épouvante qui lui parcourut le corps, des talons à la nuque. Il se dressa, effaré.

—Allons donc, murmura-t-il... Jordanet vivant ! Je suis fou ! j'ai la berlue !

Et il essuya son front couvert de sueur.

L'homme avait disparu dans les groupes d'ouvriers qui se promenaient. Mascarot se rassit. Il sentait ses jambes se dérober sous lui.

—Si c'était lui, pourtant !

Ce fut l'effroi même qui lui redonna des forces. Il s'élança dans la foule, cherchant partout celui dont l'apparition vient de le bouleverser à ce point.

Le reverra-t-il !

Il va, vient, cherche, ne trouve pas.

—Je me suis trompé, se dit-il.

Mais du fond de son cœur monte un cri d'épouvante.

—Non, non, c'est bien lui ! Prends garde !

Il resta dans le jardin jusqu'à une heure avancée de la nuit ; quand il le quitta, le jardin était désert. Seuls le parcouraient quelques ivrognes décrivant des zigzags, sortant d'un bar pour rentrer dans un autre bar. Il revint à son hôtel.

Mais il ne dormit pas.

Si l'homme entrevu était réellement Jordanet, comment le retrouver dans une ville de près de deux cents mille habitants, dont Mascarot ne connaissait ni la langue ni les mœurs ?

Et en supposant que ce fût lui et que Mascarot le retrouvât, qu'advierait-il ? Sur cette terre australienne, Jordanet était libre. Mascarot ne pouvait rien.

Mais Jordanet, libre, tenterait de gagner la France, peut-être. Là, Mascarot ne pourrait-il dresser quelque piège où le malheureux tomberait ?

Dès la pointe du jour, Mascarot se lava, s'habilla et sortit. Ses réflexions de la nuit l'avaient conduit à penser que si Jordanet voulait rentrer en France, comme, selon l'hypothèse la plus probable il n'avait pas d'argent, il essaierait de s'engager sur quelque bateau en partance, domestique, aide de cuisine, chauffeur même au besoin. C'était donc sur le port qu'il avait chance de rencontrer Jordanet.

D'autre part, l'évadé ne commettrait pas l'imprudence de s'engager sur un navire français. Sous le pavillon tricolore, c'est la terre française. Il eût risqué d'y perdre la liberté. Jordanet chercherait donc à entrer sur un navire étranger, et comme les bateaux anglais étaient nombreux, il y avait bien des chances pour que ce fût sur un de ceux-ci qu'il prit passage.

Pendant toute la journée, Mascarot parcourut fièvreusement le port ; il avait pris des renseignements à l'hôtel ; il connaissait le nom de tous les bâtiments en partance à destination d'Europe.

Mais cette première journée de recherches fut inutile. Il ne vit Jordanet nulle part. Le soir, il revint au Jardin botanique. Là non plus, Jordanet ne parut point.

Mais, trois heures après, comme il passait sur le port, il vit un homme entrer dans un bar fréquenté par des matelots anglais, et si loin qu'il fût de cet homme, Mascarot reconnut l'apparition nocturne du Jardin botanique.

—Est-ce lui ?

Cette fois il le saurait à tout prix.

Mais à tout prix également, il ne fallait pas être reconnu par l'évadé ; chercher un déguisement quelconque, on ne pouvait y songer ! C'eût été courir le risque de perdre la piste du forçat. Il releva le collet de son paletot, rabattit sur ses yeux les bords de son large chapeau mou, et comme il avait les yeux faibles et qu'il portait parfois des lunettes aux verres teintés lorsque le soleil lui faisait mal, il se les ajusta sur le nez.

Ainsi affublé, il reprit quelque assurance. Il passa devant le bar et essaya de voir ce qui s'y passait. Mais les salles étaient encombrées de matelots, de portefaix, de gens du port, d'ouvriers de toute sorte, au milieu desquels il était difficile de trouver celui qu'il cherchait. Il devait y renoncer ou entrer.

Il entra, se fit servir du whiskey, jeta sous la table le contenu de son verre, en demanda un autre et en fit autant. Il paya et se mêla aux groupes. Personne ne faisait attention à lui.

De salle en salle il rôdait, et déjà il désespérait, lorsqu'il vit, lui tournant le dos et assis à une table, seul, un homme dont l'attitude et la carrure lui rappelaient Jordanet.